

CASHER NOSTRA

Du même auteur

Fragments de cauchemar américain (et autres textes)
Inventaire / Invention, 2005

Hip-hop connexion
Éditions Sarbacane, 2007

Les Damnés du bitume
Belfond, 2008

Ghetto vortex
Éditions Sarbacane, 2010

Cauchemar périphérique
Éditions Philippe Rey, 2010

Le Jour du fléau. Les Chroniques d'Arkestra
« Série noire », Gallimard, 2011

Le Journal infirme de Clara Muller
illustrations de Yosh
Éditions Sarbacane, 2012

KARIM MADANI

CASHER NOSTRA

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-113515-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PREMIÈRE PARTIE

The Magic City (Sun Ra)

Prologue

Maxime vidait une boîte à chaussures remplie de photos, de figurines et d'autres bibelots, à la recherche de son dernier gramme de beuh. Il avait la tête en feu, tourbillonnant dans l'œil du cyclone d'une crise de spasmophilie autour de sept sur l'échelle de Richter. L'inspectrice des services sociaux tambourinait contre la porte, et Hannah s'asphyxiait lentement dans un nuage toxique d'Alzheimer, en tenant des propos incohérents. Les monologues du sarin.

Maxime ouvrit la porte et l'inspectrice ne fut pas surprise par le spectacle pathétique qui s'offrait à elle, le capharnaüm, la vieille femme dans son peignoir sale et malodorant qui déblatérât, suintant de démence, et son fils de vingt-cinq ans, qui avait l'air toujours à côté de la plaque. Elle exhiba le formulaire de placement en hospice. Max avait l'impression que quelqu'un s'amusait à trancher dans le vif de son système nerveux, au scalpel.

- Elle ne peut pas aller à l'hospice, geignit Max.
- Il y a une autre solution, mais elle n'est pas dans vos moyens.

L'institut Chaplin d'éveil et de thérapie structurelle. Cinquante mille balles pour deux ans.

Maxime ne disposait pas d'une telle somme. Il était coursier dans une boîte spécialisée dans le matériel photo et cinéma. Il touchait à peine le salaire minimum.

Vendredi 1^{er} février. Dans tous les immeubles de rapport d'Hanoukka, des collecteurs encaissaient les loyers. À peine l'inspectrice partie, un jeune gars vif et musclé tapa à la porte. Maxime hésita avant d'ouvrir, mais il savait que l'homme de main de monsieur Salomon ne le lâcherait pas avant d'avoir récolté le fric du loyer.

– Laisse-moi une semaine, fit Maxime, qui avait du mal à respirer.

– Tu m'as fait le même coup le mois dernier. Je t'ai laissé une semaine et tu as payé au bout de quinze jours.

– Je suis un peu juste ce mois-ci... Tu sais que ma mère est malade et que les médicaments me coûtent un fric fou.

– Des histoires comme la tienne, on m'en sert tous les jours. Tu n'imagines même pas tous les gens malades, à l'article de la mort, tous les endettés, toutes les mères avec des bébés qui ont dépensé l'argent du loyer en couches et en lait en poudre. Tous les jours j'entends des histoires tristes. Mais monsieur Salomon me paie pour collecter l'argent des loyers, pas pour écouter toutes ces jérémiades.

Les agences immobilières envoyaient des huissiers avec des commandements de payer. Monsieur Salomon envoyait des ex-boxeurs qui cassaient les mâchoires des mauvais payeurs, avant de les expulser *manu militari*. Dans les immeubles de rapport qui lui appartenaient, les procédures d'expulsion ne se réglaient jamais devant une juridiction compétente. Elles étaient expéditives.

– Une semaine, pas plus. Sinon, tu connais la chanson. Je vous jette à la rue, ta mère et toi. Et me dis pas : non, un juif peut pas faire ça à un autre juif. C'est juste du business. On fait pas dans l'humanitaire.

Maxime ferma la porte. Sa mère buvait un café dans la cuisine.

– C'était qui, mon chéri ?

– Rien. Encore un ramoneur. Je lui ai expliqué qu'on n'utilisait plus notre cheminée.

Plus que jamais, il avait besoin de fumer un joint. Il était sur le point de se consumer.

Chapitre premier

« *Jacky Slama. 1950-2010. REP.
Le grand espoir blanc d'Hanoukka.* »

Skit

Le train s'arrêta à la station Grande-Jonction et tous les Blancs en sortirent. Sauf un. Un jeune juif qui tremblait de froid dans sa parka noire. La bise qui montait depuis la rivière rouge s'engouffra dans la rame et gela les corps. Elle ne pouvait atteindre les âmes. Elles étaient déjà glaciales. Le seul Blanc dans cette rame puante, couverte de graffitis, le seul putain de Blanc parmi des visages sombres et hostiles. Grande-Jonction. La ligne de démarcation entre le monde libre et les HLM concentrationnaires des Tours Organiques, que le touriste lambda qui visitait Arkestra pour la première fois devait éviter comme la peste. Maxime Goldenberg respirait lentement. Le signal retentit et les portes se refermèrent, après ce qui parut une éternité sourde à ses prières.

Avant le pont, les conflits se réglaient le plus souvent par la parole et un peu de pédagogie. Après le pont, les négros et les bicots faisaient parler la poudre. La blanche, importée de Bolivie, et la cordite, pour ceux qui menaçaient le *statu quo*. L'express interurbain devait marquer encore deux arrêts avant le terminus, Georges-Brassens et Nelson-Mandela. Les portes s'ouvrirent et un genre très

particulier de lumpenprolétariat se rua dans la rame à la recherche d'un siège libre : des éboueurs de la plus grande décharge de la ville, Diagonale, des fossoyeurs, des femmes de ménage qui rentraient du boulot, des voyous alcoolisés, des clochards, des camés, des collégiens qui intégraient les écoles de la zone, pour la plupart classées en ZUV, « zones ultraviolentes », des Pakistanais enturbannés, des femmes en burqa, des putes nigériennes à la peau vérolée qui assuraient la tournée des baraques de chantier. Maxime Goldenberg n'établissait aucun contact visuel avec qui que ce soit. Il avait l'habitude du wagon à bestiaux et, chaque fois, il se disait que c'était la dernière. La peur au ventre. Souvent il emportait un casque et écoutait Sun Ra, d'autres fois il se contentait de deviner quels dialectes parlaient les allochtones. La ligne numéro 5 d'Arkestra, c'était la tour de Babel, le cauchemar cosmopolite, la polyphonie polyglotte gerbée dans une litanie multisyllabique sur 16 pistes. Un an déjà qu'il se tapait le trajet une fois par semaine. Il sentait des regards durs dirigés vers lui, alors que des pensées plus polluées que le fleuve en contrebas submergeaient son esprit. La maladie de sa mère. Les arriérés de loyer. La pression du proprio qui lui avait envoyé un « collecteur ».

Des poissons morts aux ventres gonflés comme des ballons blêmes flottaient à la surface de l'eau. Des astéroïdes muqueux mouraient dans le ciel mélanosé. Nelson-Mandela, dernier arrêt avant les Tours. Des filles mères enceintes jusqu'à la rétine soulevaient de grosses poussettes dans lesquelles des marmots braillaient. Tu connais pas le programme de contrôle des naissances, salope ? Avale ta pilule de merde et ça fera un TGA de moins sur terre. TGA : troubles graves de l'apprentissage. C'était la terminologie employée par les types de l'inspection d'académie pour décrire les pathologies cognitives dont souffraient les petits bâtards scolarisés dans les Tours.

La température avait chuté aussi brutalement que le taux de globules rouges dans l'organisme d'une crackhead

anémiée. Le machiniste fit une annonce sèche au micro. Fin de la ligne. Descente par la gauche. Et allez tous crever. Le blizzard soufflait à travers les intestins sombres du réseau métropolitain de la ville, dans une plainte douloureuse. L'hiver de notre mécontentement. Maxime longea les couloirs, les murs recouverts d'affiches publicitaires pour des produits défrisants, blanchissants, des agences de transfert d'argent vers le Sud ; l'argent de la drogue servait à construire des villas au soleil, ironie glaçante pour le quidam qui affrontait la rudesse des éléments, quelque part dans le nord de l'hémisphère. Le sous-sol expulsa sa plèbe gangrenée dans un grand boulevard battu par les vents. Le ciel avait la couleur d'un hématome violacé, le smog exsudait. Une formation de nuages filamenteux accentuait l'oppressante nébulosité. L'extrusion de la couche d'ozone conférait à l'horizon carbonyle une consistance de fonte d'affinage. Des taxiphones et des épiceries exotiques à perte de vue.

Maxime ajusta sa chapka et marcha jusqu'à un endroit que les locaux appelaient « le Gouffre » : deux tours de ciment de trente étages chacune, comme deux pustules sur le nez de la civilisation hellénique, construites au milieu d'un gigantesque terrain vague, et dans lesquelles vivaient plus de mille quatre cents familles. Des clapiers reliés à la Générale des eaux d'Arkestra. Paysage urbain dépressif et désolé. Les entrepreneurs qui avaient bâti ces deux tours, liés à la mafia, avaient fourni du béton de mauvaise qualité. Les fondations de ces immeubles tenaient en partie sur du sable.

Maxime connaissait les lieux comme sa poche. Il alluma une cigarette pour se réchauffer. Ses doigts exsangues lui faisaient mal alors qu'il essayait d'arracher une flamme à son Zippo. La première tour, celle avec six étages calcinés, était spécialisée dans la coke, le crack, l'héro et les amphètes. La seconde, vers laquelle se dirigeait Max, proposait du haschich mais surtout de l'herbe. Quatre autres tours, séparées du

« Gouffre » par une gigantesque aire de jeux vandalisée, constituaient le complexe HLM des Tours Organiques, géré par l'OPHLM de la ville d'Arkestra. Avec ses six tours, les TO occupaient une surface modeste, comparée à celle des logements concentrationnaires Nelson-Mandela, Toussaint-Louverture ou encore Georges-Brassens. Le shit remontait des terres rifaines jusqu'à Arkestra, *via* des convois spéciaux et pas mal de graissage de pattes, alors que l'herbe était cultivée dans des fermes, des appartements de la cité reconvertis en serres et loués à des mères célibataires. Un jardinier s'occupait de la culture en intérieur, installait les lampes à sodium et le matériel d'irrigation. Il taillait, conditionnait et emballait la récolte, quatre dans l'année. La locataire se chargeait de rapporter le produit directement chez le kapo qui gérait la mécanique des fluides narcotiques en milieu tempéré.

Maxime traversa une aire de jeux spectrale, composée d'un toboggan criblé de balles et d'un petit cheval de bois couvert de tags cryptiques. Le guetteur portait un passe-montagne et des gants de ski. Il n'y avait presque personne dans la rue et Max le repéra immédiatement. Un jeune Antillais à la démarche claudicante, qui faisait son bon mètre quatre-vingt-dix, dont le job payé cinquante euros par jour consistait à prévenir les charbonneurs de l'arrivée des flics, ou d'une bande rivale. Une volée de marches séparait Maxime de la cage d'escalier. Du pur taylorisme avec fragmentation de la chaîne de montage. Le type n'était jamais allé plus loin que la classe de quatrième mais il en connaissait un rayon sur la théorie microéconomique schumpétérienne. La destruction créatrice de valeur. Le deal de came n'était pas un accident, une « crise », mais un commerce inhérent à la logique interne du capitalisme.

Yvan salua Max à la manière du ghetto, poing contre poing, la seule marque de sympathie qu'on lui avait montrée depuis qu'il avait quitté la ville juive, vers 9 heures du matin. Yvan et lui avaient passé une nuit chez les flics, il

y avait huit mois de cela, et des liens s'étaient noués entre le jeune juif spasmophile et l'ex-joueur de basket fêru de Rubik's Cube. Yvan avait obtenu une bourse pour intégrer une filière sport-études, mais sa carrière d'athlète avait stoppé net quand une balle perdue était venue percuter sa rotule.

– On est sur la fin du stock de beuh... Tu prends comme d'hab' ?

Les premiers clients arrivaient. Les clients du matin, des prolos qui bossaient dans les entrepôts, sur les quais, dans la manutention, et qui avaient besoin de shit pour tenir. Les charbonneurs faisaient des allers-retours dans les escaliers pour aller chercher le matos. Les billets étaient sales, froissés, poisseux, délavés, mais n'avaient pas d'odeur. Maxime pénétra dans la cage d'escalier et fila le fric à un type cagoulé.

– Je préfère les clients du soir, fit Yvan, en se grillant une Marlboro.

– Pourquoi ? demanda Maxime, qui analysait les numéros de téléphone inscrits au marqueur indélébile sur les murs : les contacts d'une grosse suceuse, d'un marabout, le numéro de portable d'une balance, souvent une ex-nourrice qui avait caché du stock dans son appartement et avait déménagé dans la précipitation.

– Y tirent pas la gueule. C'est les mecs qui fument après le taf pour décompresser. Ceux du matin, y vont à l'usine et le bruit des machines les rend marteaux ; pour eux, c'est le shit ou les cachetons.

Un type en chaise roulante s'approcha du hall. Un Noir obèse à la respiration sifflante.

– Je te l'ai dit plein de fois, mec ! Y'a pas d'accès handicapé dans cette tour. Les mecs veulent pas descendre, ils ont trop froid !

– Je veux mon douze...

– T'as pas un pote qui peut te porter ? s'enquit Yvan. Merde, il gèle tellement que je peux même pas sortir ma queue pour pisser.

Le mec sur la chaise suait à grosses gouttes, malgré la banquise.

D'autres clients arrivaient, les épaules courbées, l'œil humide. Ça puait la défaite ici, songea Max, sauf pour les salopards qui tenaient la tour et qui faisaient rentrer le fric. De l'autre côté de l'avenue, le ballet des voitures était incessant : des « fantassins » de quinze piges vendaient de la came aux cadres sup et autres « créatifs » de la pub.

Yvan matait leur manège, presque envieux.

– Les gens adorent se défoncer, surtout dans cette ville, souffla-t-il.

Le type en fauteuil dit un truc que Maxime ne comprit pas.

– Y'a du monde, ils peuvent pas te servir. Ils servent que les mecs qui sont dans la cage d'escalier, expliqua Yvan au handicapé dont la respiration était de plus en plus striduleuse, et qui retira son bonnet pour gratter une chevelure grasse et sale.

Le charbonneur fourra un sachet de vingt grammes d'herbe hydroponique dans le creux de la main de Maxime. Les mecs appelaient cette variété « GB » ou « graine de Bouddha », une sativa à 47 % de teneur en THC. C'était un client régulier, et ils lui faisaient une ristourne : huit balles le gramme au lieu de dix. Une réclame. C'était rien que du business. Comme pour les yaourts. Cent soixante balles pour vingt grammes d'une herbe de qualité cultivée en intérieur, c'était une bonne affaire. Et le meilleur traitement qu'il avait trouvé jusque-là pour ses crises de spasmophilie.

– Y'a plus rien, pas la peine de revenir avant un mois, fit le charbonneur, d'une voix dépourvue d'humanité.

Merde. Un mois, c'était long. Il allait devoir faire durer ses vingt grammes. Peut-être même couper la beuh, même si l'idée lui répugnait. Le chouffeur dyslexique et dysorthographique avait enlevé ses gants et faisait rouler le cube multicolore entre ses doigts.

– Y’a moins de monde, là...

Le consommateur dystrophique attendait toujours.

– Y’a pas d’accès handicapé, ducon !

L’atmosphère était chargée de substances chimiques, de vapeurs toxiques de molécules froides et d’hormones moribondes.

– À la prochaine, mec, fit Yvan à l’attention de Max, qui planqua l’herbe dans la poche de son jean.

– Quel condé irait contrôler un youpin maladif dans ton genre ? plaisanta le guetteur. Mais je te conseille de rentrer fissa... C’est devenu super chaud, le coin, ces temps-ci. Fais gaffe à toi.

Maxime sourit et s’éloigna, tandis que le type en fauteuil roulant continuait de baragouiner de sa petite voix plaintive.

– Reviens quand tu pourras marcher, connard, je t’ai déjà dit qu’on avait pas d’accès handicapé.

L’avenue comptait des dizaines de terrains vagues. Maxime se dit qu’il allait les traverser. C’était un vrai raccourci que seuls les dealers et les camés connaissaient. Il flippait mais il avait trop froid pour marcher quinze minutes le long de l’avenue balayée par des vents polaires. Des mecs étaient agglutinés autour d’une vieille chenille de chantier, dont on avait arraché le moteur et la calandre. Des lucioles sous speed gravitaient autour d’un néon pisseux.

– Hé, mec, t’as pas une clope ?

Le plus petit des cinq gonzes, les yeux injectés de sang et de rouille, coiffé d’un bonnet noir, avait pointé un doigt vers Max, qui marchait plus vite à présent. Dans quelques secondes, il le savait, il allait devoir cavalier comme un dératé. Il ne serait l’agneau sacrificiel de personne aujourd’hui. Un TGA avait-il manqué d’amour pendant sa tendre enfance, été battu, peut-être même violé par son beau-père, foiré l’école élémentaire, été baladé de centres médico-psychopédagogiques en soupes populaires, personne ne lui avait lu d’histoires avant de dormir ? Il n’en subirait

pas les conséquences. Sarah, sa copine, n'arrêtait pas de le lui répéter : ne retourne plus jamais là-bas.

Les loups bavaient dans le blizzard. Il avait une toute petite avance, trente mètres à tout casser. La dernière fois que je viens ici, se dit-il alors qu'il enjambait un petit muret. Se barrer d'Arkestra. Un jour, il quitterait cette ville. Les TGA faisaient cliqueter leurs couteaux à cran d'arrêt et leurs lames « papillons », mais Max n'avait vu aucun flingue. Il coupa à travers une friche industrielle désolée, l'endroit idéal pour mourir, mourir lentement et voir son sang se vider sur le ciment froid et sale. Maxime avait toujours détesté la course à pied et son cœur fracassait la cage thoracique, jusqu'à remonter dans la gorge. Cours ! Cours ! Il n'allait pas leur donner les vingt grammes de beuh. Il avait pris ce putain de train de banlieue pour acheter son herbe, voyagé dans la partie la plus déglinguée de la ville, croisé des zombies et des toxicomanes, respiré le parfum écœurant et bon marché des filles mères, esquivé les regards tordus de sociopathes, supporté l'odeur de pourriture et de mort des clochards, sans parler des cafards qui fondaient entre les strapontins. ALLEZ TOUS VOUS FAIRE METTRE !

La station de métro était maintenant visible. C'était la loterie. Un train tous les quarts d'heure. Il pouvait sentir leur souffle dans son dos, leur haleine, aigre, une haleine chargée de particules de folie et de haine, de court-circuitage atavique. Il traversa au moment où le feu passa au vert et manqua d'être transformé en hamburger par un break Citroën rafistolé en monstre mécanique ; le type au volant lui montra son majeur bien tendu. Les poursuivants avaient été pris de court. Un flot de bagnoles brinquebalantes et décotées formait un barrage mécanique entre Max et les TGA. Pas un flic dans les parages. Où était la brigade anticriminalité des quartiers nord d'Arkestra ? Probablement en train de dépouiller un dealer de shit, un revendeur de cigarettes de contrebande, faire les courses gratos chez l'enturbanné du coin qui puait le curry à un kilomètre à

la ronde. Ou baiser votre femme et l'inviter ensuite chez le japonais avec le fric du contribuable.

Un panneau publicitaire noirci par le dioxyde de carbone annonçait : « Payez votre écran LED en cinq mensualités. » Ils avaient foutu des portillons partout. Finis les tourniquets à l'ancienne, qu'on pouvait enjamber. Même dans la zone, la Régie autonome des transports arkestrés faisait du pognon. L'écran gris et poussiéreux indiquait : « Prochain train pour Grande-Jonction : une minute. » Une femme fit glisser son ticket électronique sur la borne et le voyant vert s'alluma. Maxime se précipita derrière elle, dans l'espace réduit entre le tourniquet et le portillon. La fille, une Africaine anesthésiée en route pour dix heures de ménage dans les bureaux du centre, l'insulta. Il entendit les vociférations de la meute. Le signal retentit. Les portes du métro allaient se refermer. Maxime bouscula une vieille clodo dans l'escalier. Il se précipita dans la rame comme un lunatique échappé de l'asile. Les portes se refermèrent. Le TGA au bonnet noir écrasa son visage contre la vitre. Un spectre basané dans une galerie souterraine sans nom. Les autres tambourinaient contre la vitre, tremblants de rage.

La rame se mit en branle et, quelques secondes après, la machinerie éructa et le train s'immobilisa, à mi-quai. Le cœur de Max s'emballa. Les TGA accouraient. Si le machiniste actionnait l'ouverture automatique des portes, le jeune pourvoyeur de botanique était mort. Au moment où les zonards collaient leurs faces grimaçantes contre la vitre et envoyaient des messages subliminaux du genre pas-la-peine-de-te-planquer-on-va-te-choper-et-te-ramener-dans-une-cave-et-te-faire-subir-les-pires-saloperies-et-t'as-même-pas-idée-de-ce-qui-t'attend-car-ici-c'est-plus-le-monde-libre-mon-pote, la rame vibra et le train se dirigea vers le tunnel. Elle fut projetée dans l'obscurité pendant une fraction de seconde. La lumière revint et puis black-out. Cinq secondes de pure pénombre anxiogène et lumière. Black-out. Lumière. Des étincelles jaillissaient de la motrice,

éclairant les graffitis obscènes, lettrages coagulés, contours gluants, perspectives aveugles, personnages lubriques tout droit sortis d'un cartoon, slogans visqueux et promesses de l'ombre. Le train s'arrêta encore au milieu d'un boyau sombre... Et puis il la sentit arriver. Déferler dans son psychisme. Inonder son métabolisme.

Souffle court.

Sudation.

Tremblements.

Poitrine oppressée.

La crise. Spasmophilie. Comme s'il allait crever dans trente secondes par manque d'oxygénation.

Il martela la vitre du poing devant les passagers indifférents. Il voulait briser le Plexiglas, mais le fabricant avait utilisé un matériau très résistant...

Crever dans le tunnel. Sur la ligne la plus pourrie de la ville. Devant les gens les plus froids et désincarnés qu'il ait jamais vus.

Le train hoqueta.

Maxime tomba lourdement sur la banquette.

Il tremblait moins à présent que le train filait et hurlait dans le labyrinthe du réseau métropolitain de la ville.

Il était sauvé.



RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI

DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2013. N° 113514

Imprimé en France

